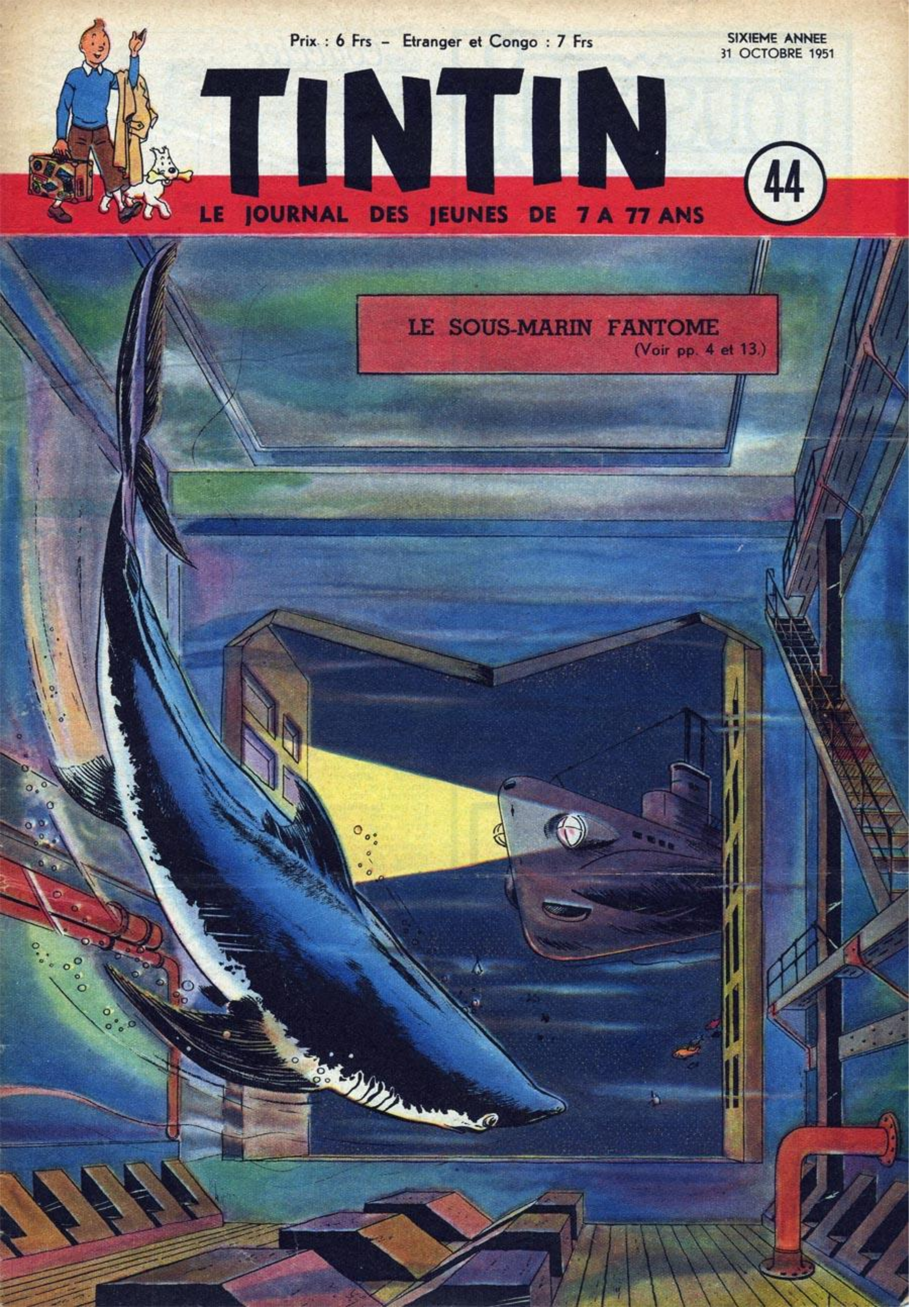
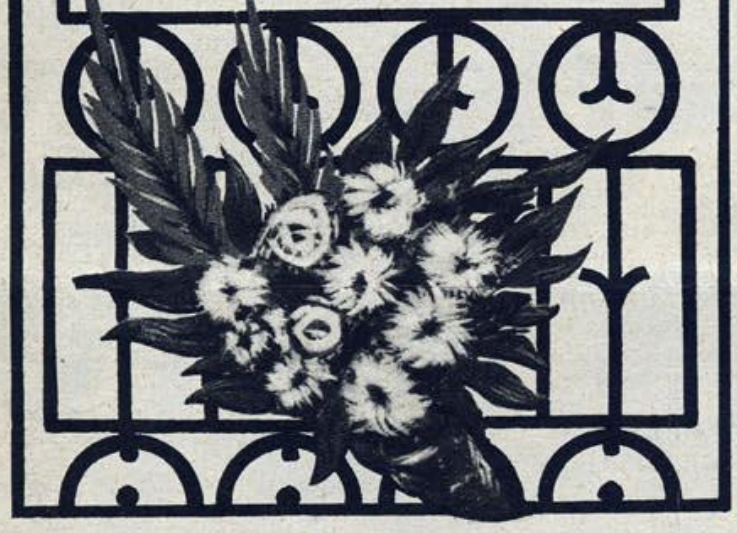


Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs
SIXIEME ANNEE
31 OCTOBRE 1951
TINTIN
44
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
LE SOUS-MARIN FANTOME
(Voir pp. 4 et 13.)

TOUSSAINT

Ceux qui s'en sont allés
Et ceux qui sont restés,
Tous les vivants d'hier
Et les morts de demain,
Les trépassés autour desquels,
Fidèle, la pensée veille,
Et les vivants parmi lesquels
Les morts demeurent,
Tous ceux-là qui n'ont plus de regards
Et ceux dont les regards
Cherchent en vain les absents,
Tous ceux-là qui joignent les mains
Pour la fête qui se prépare
Et ceux dont les cœurs se rejoignent
Par dessus les frontières
Qui les séparent,
Tous ceux-là, tous ceux-là,
Qui n'ont plus de maison
Ni plus de sépulture,
S'en sont venus de loin, de loin,
Au rendez-vous de la Toussaint,
Pour unir leurs mains fraternelles
Et pour fêter ensemble
Le Souvenir.



MESSAGE CHIFFRE
destiné aux membres du Club.
11.3.4.5.3.13.9.18.6.7.6.6.15.9.6.5.22.6.10.6.14.
16.13.9.6.1.16.14.1.16.5.9.12.22.16.5.12.15.9.16.15.16.
12.6.9.3.10.6.9.6.12.16.5.10.9.6.5.14.9.6.8.5.12.
8.16.14.14.6.9.6.5.12.12.18.13.6.



TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité :* rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — *Editeur-Directeur :* R. Leblanc. — *Imprimerie :* Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	» 135.—	155.—
1 an	» 265.—	300.—

Mon Courrier

Zimmer Luc, Arlon. — C'est entendu : quand tu viendras à Bruxelles, tu nous rendras visite. Les caisses à savon, ce sera pour plus tard.

Dorcis Robert, Liège. — Merci pour ta belle carte de Suisse. Amitiés.

Wouters Jacques, Coq-sur-Mer. — Mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas, Jacques ? Ainsi donc, merci pour la carte que tu m'as adressée durant tes vacances à la mer. Elle sent encore l'algue et le coquillage !

Graindorge René, Jemeppe-sur-Meuse. — Les Grecs assiégèrent la ville de Troie pour venger l'affront infligé à Ménélas auquel on avait ravi Hélène, son épouse. Cette réponse te satisfait-elle ?



Pety de Thozée Michelle, Bakwanga (Congo). — Ainsi la chronique : « Interdit aux garçons » te plait ? Tu n'es pas la seule à l'aimer. Même les garçons se permettent de la lire ! Amicalement à toi.

Adriaens Georges, Bressoux. — Le livre dont tu me parles doit pouvoir se trouver dans une grande librairie de la ville. Nous reviendrons sur les phénomènes des planètes et, notamment, sur les soucoupes volantes.

Léonard Jean-Pol, Namur. — « Les Cigares du Pharaon » seront réédités lorsque Hergé aura terminé « On a marché sur la lune ». De même, « Tintin au Pays des Soviets ». Mais le monde n'a pas été bâti en un jour !

Vandersmissen Luc, Heerlen (Hollande). — Toutes nos félicitations pour l'heureux événement survenu dans ta famille. Sept garçons ! voilà qui est rare. Et c'est une excellente idée que de l'avoir baptisé Baudouin. Encore un lecteur de plus pour « Tintin » ! Amitiés à vous tous.

Menge Charly, Bruxelles. — Bravo pour tes résultats à l'école ! Enlever la première place avec 90 %, c'est très bien. Continue cette année.

Claire, La Hulpe. — Pour devenir membre du Club Tintin, il suffit de nous écrire. Par retour du courrier, nous t'enverrons les renseignements souhaités. Nous allons demander à M. Tournesol de nous expliquer comment on peut fabriquer un jet d'eau. Prends patience. Et bien à toi.

Jason Jean-Paul, Forest. — On s'occupe de la suite à donner aux deux albums de « Corentin » et de « L'Espadon ». Dès que le tome II de ces ouvrages aura paru, tu en seras averti par la voie du journal. Amitiés.

Vilet Jacques, Kain-Tournai. — Ainsi tu as l'intention, lorsque tu auras fabriqué ton arbalète, de transpercer les chapeaux de ta maman ? Voilà qui nous fait réfléchir sur la nécessité de publier les indications que tu souhaites recueillir ! Si tu visais plutôt la cime des arbres ? Non ?

Dalimier Philippe, Liège. — Il ne m'est pas possible de te fournir le renseignement que tu me demandes : il est d'ordre local. Mille regrets.

Membre du Club, Verviers. — En signant le code d'honneur, tu t'engages à respecter la loi des amis de Tintin. Jusqu'à nouvel ordre, il n'y a pas lieu de tenir compte des indications : section et président. A toi.

Verstockt Jacqueline, Blankenberghe. — Merci pour ta carte des vacances. En ce milieu d'automne, un peu d'air de la mer fait du bien. Amitiés.



Hutse Louis, Ciney. — L'âge de Conrad le Hardi et de Renaud ? L'un est un bel homme dans toute la force de la jeunesse et l'autre un jeune garçon dans toute la fragilité de l'enfance. Que peux-tu désirer de plus ? Les véritables héros n'ont pas d'âge. Amicalement à toi.

Wets Roger, Rhode-Saint-Genèse. — Il n'y a rien d'impossible à ce que Olrik ait échappé à la bombe atomique lancée par Blake. On voit dans la nature de ces choses extraordinaires. Bientôt la pyramide livrera son secret.

Boterdaele Pierre, Gand. — Oui, « Alix » est un de nos héros favoris et je comprends que tu l'aimes. J'espère que tu participes à notre Grand Concours Anniversaire ? Pour devenir membre du Club, il suffit de nous en adresser la demande. Je te serre les mains.

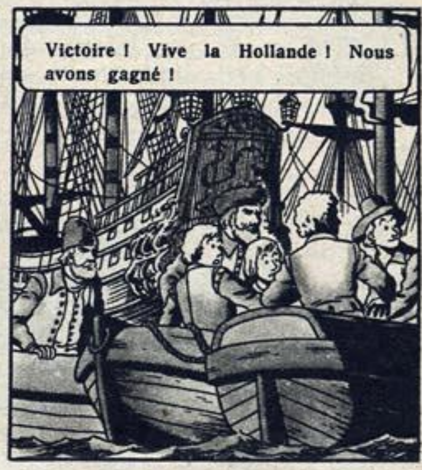
Cori, le moussaillon

TEXTE ET DESSIN
DE BOB DE MOOR

Le capitaine Harm Janszoon a recueilli l'orphelin Cori. Un jour, des badauds aperçoivent sur l'Y deux barques pleines de jeunes gens qui semblent se disputer. Soudain un cri retentit : « Cori se noie ! »...





















En hésitant un peu tout d'abord, puis, avec un enthousiasme croissant, Cori fait le récit de l'aventure..





Plusieurs jours se sont écoulés depuis cet incident. Le capitaine Janszoon prépare une nouvelle expédition avec le navire marchand « La Perle », qui doit se rendre en Orient. Pendant l'absence de son père, Cori est confié à la garde d'une gouvernante. La veille du départ de la « Perle », le jeune garçon se penche tristement à la fenêtre de sa chambre, qui donne sur l'Y...



(A suivre.)

LE SOUS-MARIN FANTÔME

CONTE INÉDIT DE JOHN FLANDERS. — ILLUSTRATIONS D'ALBERT WEINBERG.

QUARANTE-SIX pirates, un cargo et un sous-marin capturés ! Voilà de l'excellent travail, mon vieux Trush !

— Oh ! me dit mon interlocuteur, je n'ai guère le droit de m'en vanter. Tout le mérite de cette affaire revient à un brave requin. D'ailleurs, voici l'histoire...

Depuis six mois nous ne vivions plus. Du détroit de Mindoro jusqu'à la mer de Banda, en passant par la mer de Soulou et la mer des Célèbes, tout le monde était en effervescence. On ne parlait que de cela ! Vingt cargos avaient mystérieusement disparu, les uns après les autres, sans qu'on aît pu découvrir ce qui leur était arrivé. C'étaient, pour la plupart, des vapeurs de petit tonnage, mais assez lourds pour affronter victorieusement le vent et la tempête, voire même un honnête typhon. D'ailleurs — et ceci ajoutait encore à notre perplexité — depuis des mois et des mois, pas un typhon digne de ce nom ne s'était élevé dans les parages.

Les réclamations acrimonieuses pleuvaient dru sur les bureaux de la Marine américaine, chargée de la surveillance des mers en question. Quant à nos douaniers, ils ne savaient plus où donner de la tête : jamais on n'avait introduit plus d'opium dans les Philippines et en Indonésie. Néanmoins, en dépit de leur vigilance, ils n'avaient encore pu arrêter aucun contrebandier.

Finalement, le contre-amiral Groves se fâcha. La situation était intolérable. Il fallait qu'elle cessât ! Il me fit appeler, m'invectiva avec une énergie digne d'un vieux loup de mer, me brandit sous le nez la menace d'une révocation imminente, et me dit, lorsqu'il se fut un peu calmé :

— Vous allez prendre place sur le « Renown », Trush ! Vous ne quitterez son bord que lorsque vous aurez trouvé la clef de l'énigme. Je veux que plus un gramme d'opium n'entre aux Philippines. Vous entendez !

Il n'y avait pas à discuter. Le lendemain, le « Renown » appareillait. Durant tout un mois, nous patrouillâmes dans le détroit de Mindoro, dans la mer de Soulou, dans la mer de Banda... Nous fîmes même une petite incursion dans la putride mer de Timor. Pas une jonque sur notre route qui ne fût hélée, accostée, visitée de fond en comble. Nous fouillâmes jusqu'aux minuscules pirogues indigènes. Mais ce fut en pure perte : nous commençions à désespérer quand un jour...

Nous naviguions dans la baie de Darvel; déjà les falaises de l'île étaient en vue. Soudain la vigie cria :

— Vapeur à tribord !

Le capitaine Owen accourut sur le pont, braqua ses jumelles dans la direction indiquée, et poussa un juron retentissant :

— Qu'est-ce que c'est que ce mastodonte ? grogna-t-il. Cela ressemble vaguement à un Castle-liner et je veux bien être pendu s'il ne fait pas dans les huit mille tonnes. Me direz-vous pourquoi ce colosse traînaille ici, au milieu de cette poignée d'îles de rien du tout, loin des grandes lignes de navigation ?... Est-ce que par hasard il voudrait faire escale à Taun-Taun ?

Un immense éclat de rire salua cette boutade. Même les petits bateaux de commerce qui desservent nos îles trouvaient difficilement un endroit où jeter l'ancre à Taun-Taun.

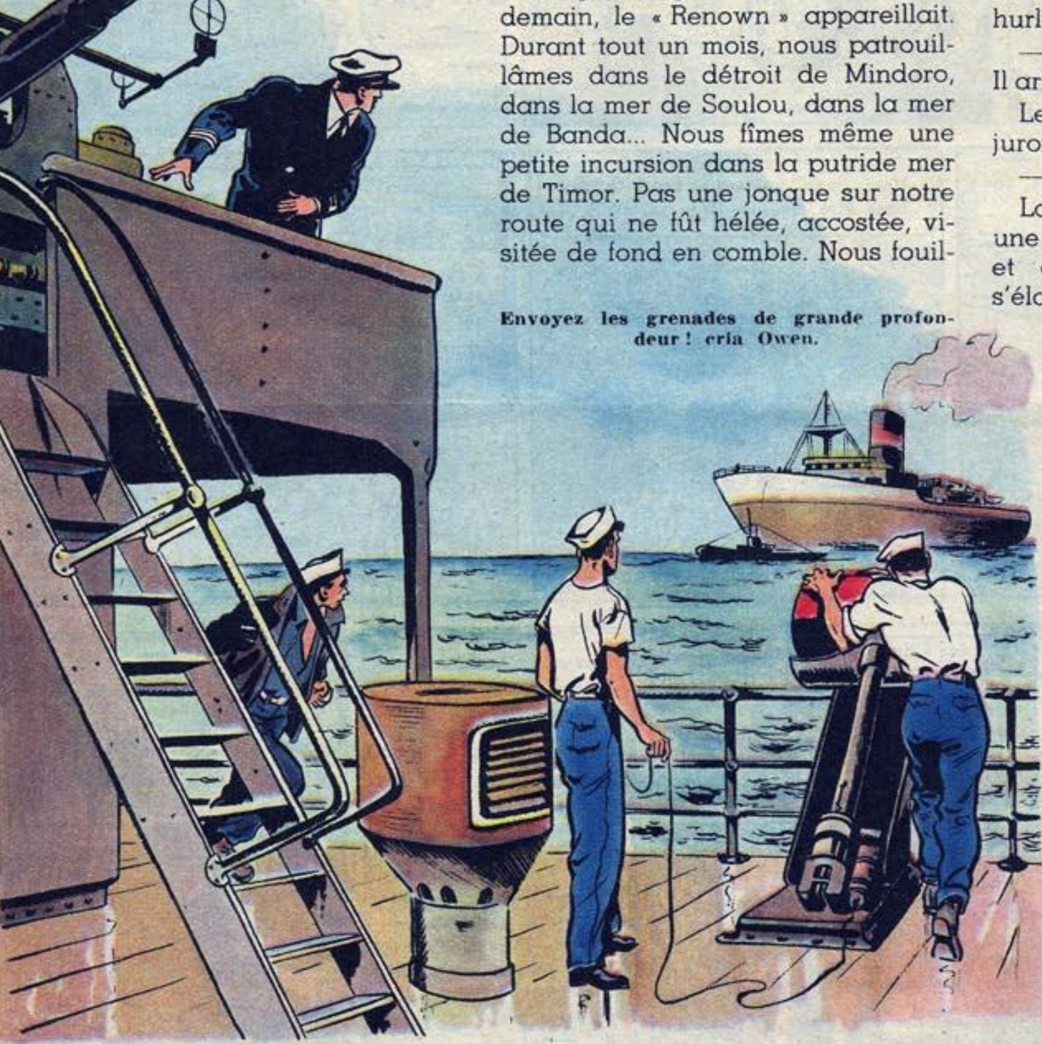
Les regards s'étaient tournés vers le vapeur. Tout à coup, le timonier hurla :

— Par tous les saints du paradis ! Il arbore le pavillon du pirate Mao !!!

Le capitaine émit un nouveau juron.

— Full ! cria-t-il.

La cloche se mit à tinter comme une folle. Crachant de la fumée et des étincelles, le « Renown » s'élança...



Envoyez les grenades de grande profondeur ! cria Owen.

C'est le « Hua-Ying-Li » put enfin lire le capitaine sur la coque du mystérieux navire. Y a-t-il quelqu'un qui connaît ça?

Je m'avançai.

— Moi, capitaine. Ne lui laissez pas le temps de filer. J'ignore ce que le « Hua-Ying-Li » est venu chercher dans la mer de Soulou, mais je sais qu'il était dans les parages lorsque nous avons capté les derniers messages de l' « Austin » et du « Climber », qui périrent dans le golfe de Tamini, voici huit semaines.

— Deux navires américains !... grommela Owen. Puis, sans ajouter un mot, il fit signe aux hommes de prendre leur poste près des pièces.

Le « Hua-Ying-Li » ne semblait pas vouloir nous éviter; au contraire, il ralentit même son allure, puis finalement, s'immobilisa. (Voir suite page 13.)



Thyl Ulenspiegel

En transportant chez lui l'or destiné à l'armée du prince d'Orange, Claes a perdu son bonnet. Il envoie Thyl le chercher, mais...



TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN



























(A suivre.)

LE CHAT de Platine

• Roman inédit de Thomas Pariset • Illustrations de Jean Trubert •

Le célèbre détective M. Colerette a été appelé d'urgence à l'hôtel Impérial par le ras Lipari Mahonen. Quelques heures plus tard, le ras est victime d'un attentat et le chat de platine, qu'il avait fait enfermer dans une vitrine, disparaît mystérieusement. Lipari Mahonen décide de rentrer chez lui...

L'ETIQUETTE DU SAC-A-MALICES.

A DIJON, où le rapide Paris-Marseille s'arrêta en pleine nuit, deux voyageurs descendirent : le marquis italien et la dame belge. A Lyon, monta un officier de spahis qui, prenant place dans le compartiment où dormait le boxeur nord-africain, réveilla celui-ci par mégarde. Le boxeur — Kid Amadou — voulut regarder l'heure à son poignet et poussa un rugissement :

— On m'a volé !

Ce cri réveilla d'autres personnes; notamment, dans le wagon suivant, les deux femmes de parlementaires. Elles s'exclamèrent à leur tour : l'une était soulagée de son collier de perles; l'autre, d'une bague ornée de brillants. La nouvelle, circulant de proche en proche, fit naturellement sensation. Dans les dixième et onzième voitures, d'autres vols furent constatés.

Le chef de train était aux cent coups. Il n'y avait pas d'espoir d'intervention de la police officielle avant Valence ou Orange. Les volés, réunis dans le couloir de la neuvième voiture, faisaient un grand tapage de protestations et de réclamations. Personne ne criait aussi fort que M. Laitance :

— On m'a pris mon portefeuille, contenant des lettres de recommandation pour tous les chefs touareg ! C'est une catastrophe.

— Pourquoi (dit quelqu'un au chef de train) n'avez-vous pas recours au grand détective Colerette, qui se trouve dans le wagon du ras Lipari-Mahonen ?

— C'est contraire aux règlements. Mais enfin, vu l'urgence...

M. Colerette ne se fit pas prier :

— Je n'ai jamais refusé mon concours à ceux qui luttent contre l'armée du crime.

La valise de crocodile à la main — il avait bouclé chaîne et ceinture par dessus son pantalon de pyjama — le célèbre limier s'établit au wagon-restaurant et se fit donner les détails de l'affaire.

Ensuite il alla interroger les voyageurs volés. Enfin, il se fit indiquer la place de ceux qui étaient descendus à Dijon. La dame belge n'avait laissé d'autres traces que deux épingles-neige et un parfum suave. Mais le marquis italien avait oublié, dans un compartement du onzième wagon, un sac à main que M. Colerette ouvrit. On y trouva un domino double-six et un attirail de rat d'hôtel.

— Messieurs, vous constatez, fit le détective avec satisfaction. Ce soi-disant descendant de la vieille noblesse transalpine est incontestablement l'auteur des vols commis cette nuit. Après avoir dévalisé rapidement quelques dormeurs dans la seconde partie du train, il s'est dérobé lui-même à la première gare, avec montre, collier, portefeuille, bijoux, mais en oubliant le sac : un cambrioleur peut être étourdi !

Les voyageurs écoutaient, émerveillés.

— Ce n'est pas tout, continua M. Colerette. Je peux vous certifier que votre homme appartient à la bande internationale contre laquelle je combats en ce moment pour d'autres motifs.

— C'est très joli, ces déductions, gémit M. Laitance. Mais elles ne nous rendent pas ce qu'on nous a chipé !

— Qui sait ! reprit M. Colerette, en lui lançant un regard pénétrant.

Il souleva le sac, et montra une affichette oblongue qui en garnissait le fond.

— Qu'y a-t-il écrit sur cette étiquette ?

— « Hôtel Impérial, Paris. »

— Voilà qui éclaire le mystère ! D'autant que l'étiquette est fraîchement collée. Ce marquis italien venait du même hôtel que nous. Il s'y trouvait donc quand on a attaqué l'appartement du ras, en complicité avec le secrétaire.

A ce moment, M. Laitance leva son propre sac de voyage, et l'on y vit la même étiquette, non moins fraîche...

— Hum ! fit M. Colerette.

L'architecte de jardin était plus mort que vif.

— Que chacun reste à sa place en attendant la suite de l'enquête.

Au moment où le détective donnait cet ordre, Marinon émergeait d'un profond sommeil. Elle entendit d'abord les ronflement comiques de la vieille bonne. Puis un sifflement tout proche :

— Phahihuphisphahipha (« Vise-à-gauche est en difficulté »).

La grosse fille sauta du lit. Jean-Jacques, dans le même langage, poursuivait ses explications.

— Hasiphahi ! siffla Citrouille. (Je vais voir ça de près.)

Elle s'enveloppa d'un manteau et traversa le wagon-restaurant.

Conformément aux consignes de M. Colerette, les couloirs étaient déserts. A travers les vitres on voyait luire sous la lune les eaux du Rhône. Marinon s'embusqua dans un soufflet. Au bout du wagon, elle vit venir son oncle, qui, de la main droite, assurait son équilibre, et de la main gauche tenait la fameuse valise contenant le trésor.

Il passa ainsi trois compartiments. Du quatrième, sortirent deux mains dont l'une lui appliqua un mouchoir sur sa bouche, et dont l'autre le saisit au coude et l'attira irrésistiblement.

Cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le lire. D'un bond, la plantureuse Marinon était sortie de sa cachette. Elle saisit la poignée de la porte à coulisse et poussa de toutes ses forces. Un cri de fureur sortit du compartement.

Non seulement M. Colerette fut lâché; mais la main qui lui appliquait le baillon, serrée au poignet entre la porte et le chambranle, fut immobilisée.

— Qu'est-ce qui t'a pris, ma nièce ? demanda le détective, dès qu'il eût repris ses sens.

— J'ai trébuché, mon oncle. Excusez-moi.

— Trébuché fort à propos !... Je t'en prie, tiens fermement cette poignée de porte. Cette main prise au piège, grâce à ton trébuchement providentiel, n'est autre que celle d'un bandit qui a voulu m'attraper au passage et m'attirer dans ce compartiment, pour me voler les objets confiés à mes soins... Que je me substitue à toi... Voilà qui est fait.

La main immobilisée devenait bleue. On ne voyait pas l'intérieur du compartiment, dont les rideaux étaient tirés. Mais dans le filet apparaissait une mallette, sur un coin de laquelle la même étiquette avait été fraîchement apposée : « Hôtel Impérial, Paris. »

La semaine prochaine :

MONSIEUR LAITANCE AVAIT LE NEZ ROUGE.

Elle saisit la poignée de la porte à coulisse et poussa de toutes ses forces.



Les Emeraudes du Conquistador

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY



Hassan et Kaddour ont complètement oublié les aventures qu'ils ont vecues au temps de Napoléon. Le sage Bouzraël se prépare à leur rafraîchir la mémoire...



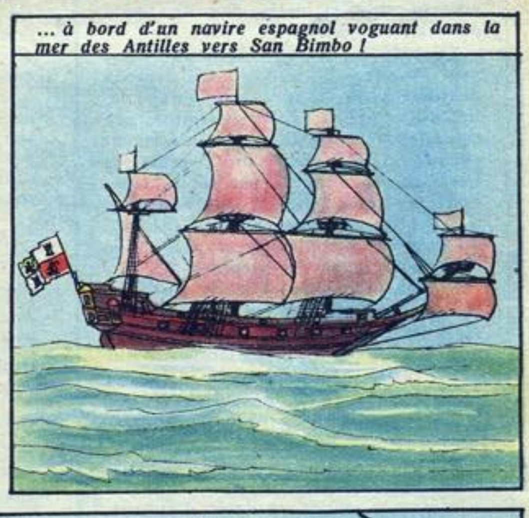








Le mouvement maladroit de Kaddour a eu pour conséquence terrible de fausser l'opération de Bouzraël. Nos deux amis, égarés dans l'avenir, retombent au hasard en plein dix-septième siècle...















(A suivre.)

Un Écrivain Un Livre

Sans Famille



HECTOR MALOT

HECTOR MALOT, l'auteur de « Sans Famille » dont nous donnons ici quelques extraits, est né à La Bouille (Seine-Inférieure) en 1830. Il a publié un nombre considérable de romans, lesquels eurent, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, un certain succès; mais peu se lisent encore aujourd'hui.

En 1878, pour faire diversion dans son œuvre, il publie un roman destiné à la jeunesse : « Sans famille », qui se voit couronné par l'Académie française. Le succès de ce roman n'a cessé de grandir, et c'est justice, car il est mené tambour battant par un écrivain qui a le sens du mouvement, le goût de l'action dramatique et une façon très attachante de raconter.

Quinze années plus tard, en 1893, Hector Malot écrit un nouveau roman pour les jeunes : « En famille » qui est, cette fois, l'histoire d'une petite fille comme « Sans famille » était celle d'un jeune garçon. Mais il ne retrouve plus ce brio d'autrefois.

Il meurt en 1907, à Fontenay-sous-Bois, laissant un nom que tous les adolescents d'hier et ceux d'aujourd'hui connaissent et une œuvre au moins — « Sans famille » — qui n'est pas près de périr.

Le roman d'Hector Malot commence ainsi :

Je suis un enfant trouvé.

Mais, jusqu'à huit ans, j'ai cru que, comme tous les autres enfants, j'avais une mère, car, lorsque je pleurais, il y avait une femme qui me serrait si doucement dans ses bras en me berçant, que mes larmes s'arrêtaient de couler.

Jamais je ne me couchais dans mon lit sans qu'une femme vint m'embrasser, et, quand le vent de décembre collait la neige contre les vitres blanchies, elle me prenait les pieds entre ses deux mains et elle restait à me les réchauffer en me chantant une chanson, dont je retrouve encore dans ma mémoire l'air et quelques paroles.

Quand je gardais notre vache le long des chemins herbus ou dans les brandes, et que j'étais surpris par une pluie d'orage, elle accourait au-devant de moi et me forçait à m'abriter sous son jupon de laine soigneusement ramené par elle sur ma tête et sur mes épaules.

Enfin, quand j'avais une querelle avec un de mes camarades, elle me faisait conter mes chagrins, et presque toujours elle trouvait de bonnes paroles pour me consoler ou me donner raison.

Par tout cela et par bien d'autres choses encore, par la façon dont elle me parlait, par la façon dont elle me regardait, par ses caresses, par la douceur qu'elle mettait dans ses gronderies, je croyais qu'elle était ma mère.

Maman Barberin n'est pourtant point la mère de Rémi. Pas plus, d'ailleurs, que Barberin n'est son père. Il l'apprendra, un jour de mardi gras, bien tristement.

Barberin, qui est tailleur de pierre, travaille à Paris et Rémi ne l'a jamais vu. Un jour, l'ouvrier est blessé par des échafaudages, estropié à jamais, et rentre chez lui plus pauvre qu'il ne l'a jamais été. Il commence par vendre « Roussette », la vache que l'enfant aime tant, et décide de se débarrasser aussi de ce petit qui n'est pas le sien.

— Ah ! Jérôme, tu ne feras pas ça, s'écria mère Barberin.

— Je ne ferai pas ça ! Et qui m'en empêchera ? Crois-tu que nous pouvons le garder toujours ?

Il y eut un moment de silence et je pus respirer; l'émotion me serrait à la gorge au point de m'étouffer.

Bientôt mère Barberin reprit :

— Ah ! comme Paris t'a changé ! Tu n'aurais pas parlé comme ça avant d'aller à Paris.

— Peut-être. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, si Paris m'a changé, il m'a aussi estropié. Comment gagner sa vie maintenant, la tienne, la mienne ? Nous n'avons plus d'argent. La vache est vendue. Faut-il que, quand nous n'avons pas de quoi manger, nous nourrissions un enfant qui n'est pas le nôtre ?

— C'est le mien.

— Ce n'est pas plus le tien que le mien. Ce n'est pas un enfant de paysan. Je le regardais pendant le souper : c'est délicat, c'est maigre, pas de bras, pas de jambes.

— C'est le plus joli enfant du pays.

— Joli, je ne dis pas. Mais solide ! Est-ce que c'est sa gentillesse qui lui donnera à manger ? Est-ce qu'on est un travailleur avec des épaules comme les siennes ? On est un enfant de la ville, et les enfants des villes, il ne nous en faut pas ici.

— Et si ses parents le réclament, qu'est-ce que tu diras ?

— Ses parents ! Est-ce qu'il a des parents ? S'il en avait, ils l'auraient cherché, et, depuis huit ans, trouvé bien sûr. Ah ! j'ai fait une fameuse sottise de croire qu'il avait des parents qui le réclameraient un jour et nous paieraient notre peine pour l'avoir élevé. Je n'ai été qu'un nigaud, un imbécile. Parce qu'il était enveloppé dans de beaux langes avec des dentelles, cela ne voulait pas dire que ses parents le cherchaient. Ils sont peut-être morts, d'ailleurs.

— Et s'ils ne le sont pas ? Si un jour ils viennent nous le demander ?

— Eh bien ! nous les enverrons à l'hospice. Demain, je le conduirai au maire.

Et Barberin, le lendemain, fait comme il l'a dit. Mais, chemin faisant, comme il a soif, il entre à l'auberge pour boire un coup. Et là, il fait la connaissance du signor Vitalis et de sa troupe ambulante : trois chiens et un petit singe appelé Joli-Cœur.

La conversation s'engage. Barberin explique qu'il veut se débarrasser de Rémi. Le grand vieillard, qui cherche justement un jeune garçon pour compléter sa troupe, propose de l'acheter et de l'emmener avec lui. Bientôt le marché est conclu. En route !

Le chemin que nous suivions s'élevait en lacets le long de la montagne, et, à chaque détour, j'apercevais la maison de mère Barberin qui diminuait, diminuait.

Au-dessous de nous descendait le vallon que nous venions de remonter, coupé de prés et de bois, puis, tout au bas, se dressait, isolée, la maison maternelle, celle où j'avais été élevé.

Elle était d'autant plus facile à trouver au milieu des arbres, qu'en ce moment même une petite colonne de fumée jaune sortait de sa cheminée et, montant droit dans l'air tranquille, s'élevait jusqu'à nous.

Soit illusion du souvenir, soit réalité, cette fumée m'apportait l'odeur des feuilles de chêne qui avaient séché autour des branches des bourrées avec lesquelles nous avions fait du feu pendant tout l'hiver : il me sembla que j'étais encore au coin du foyer, sur mon petit banc, les pieds dans les cendres, quand le vent s'engouffrant dans la cheminée nous rabattait la fumée au visage.

Rémi doit pourtant s'arracher à ses chers souvenirs. Une vie nouvelle commence pour lui, traversée de chagrins et de joies, et comblée de mille aventures...



Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

William, Ghislaine et Remy sont à la recherche de M. de Bonneval, qui a été enlevé et emmené en Australie. A la suite d'un naufrage, nos amis sont jetés sur le rivage australien, en compagnie d'Yves, un marin du « Darwin »...

Texte et dessins de F. Craenhals.





























La semaine prochaine, " TINTIN " vous parlera des animaux étranges rencontrés en Australie par nos amis.

(A suivre.)



LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

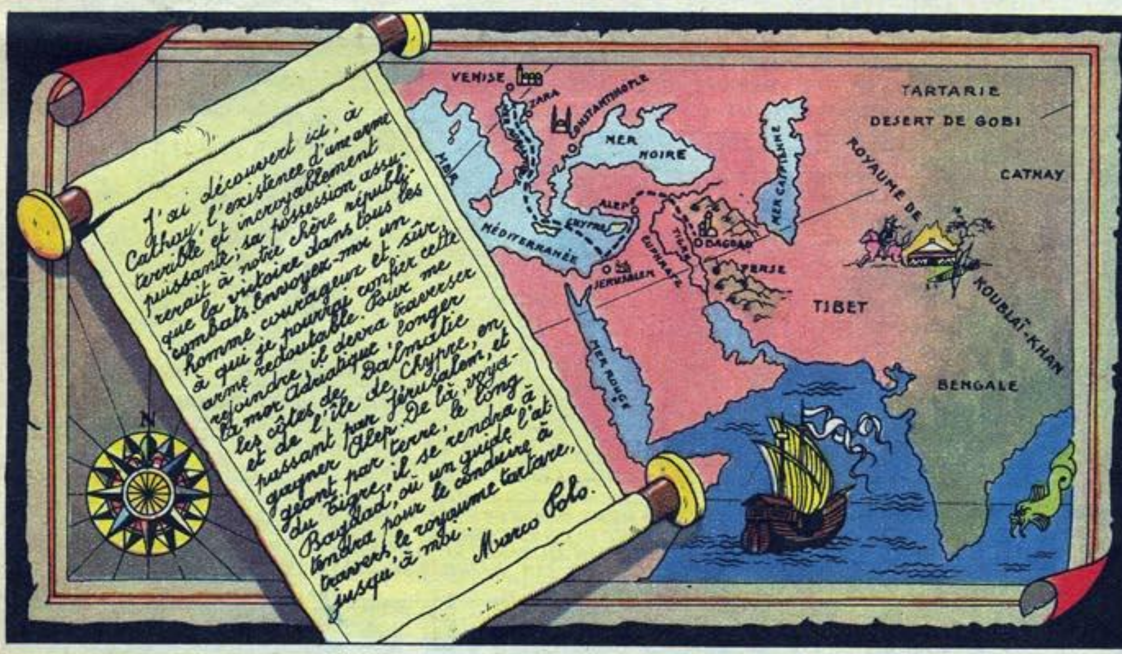


Le Doge de Venise s'apprête à confier une mission au capitaine Rabakol, le nouvel ami de M. Lambique, de Bob et de Bobette...









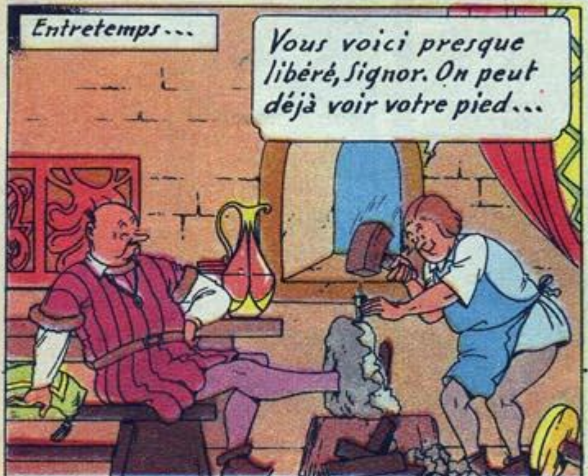
















(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.













Il se fait expliquer le retour inopiné des vaisseaux du capitaine Milio, et Vitella lui raconte le naufrage de son navire, sans mentionner Alix ni le but de son voyage, évidemment



















(A suivre.)

Des passagers inattendus!

LES voyages par avion ne sont plus l'apanage exclusif des êtres humains. Comme vous le voyez ci-dessous, nos frères inférieurs utilisent, eux aussi, les transports aériens.



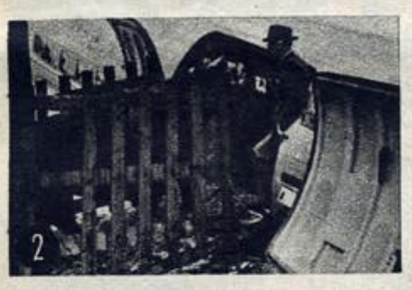






Photo 1.
Faons transportés du Canada en Belgique à l'occasion de la sortie du film « Jody et le faon ».

Photo 2.
Chargement d'un taureau de 650 kg. à bord d'un C 47 de la Sabena Londres-Bruxelles. Ce taureau faisait partie d'un envoi de trois quadrupèdes destinés au cheptel autrichien.

Photo 3.
Ce jeune lapin siamois que le convoyeur a sorti de sa cage pour lui faire prendre l'air, fait partie d'une cargaison vivante et diverse de sujets primés à Londres et expédiés en Europe Centrale.

Photo 4.
Embarquement de porcs anglais pour l'Europe Centrale.

Photo 5.
A l'escale, ces charmants lionceaux font la joie des petits et des grands.

Ces photos nous ont été gracieusement prêtées par la « SABENA ».



Un CONTREBANDIER m'a dit...

J'AIME flâner le long des quais de nos ports de pêche. On y rencontre une foule de gens extraordinaires. Et puis, cela me permet d'admirer les bateaux solides, sentant bon le goudron, sur lesquels sèchent les filets en attendant la campagne prochaine...

Etant à Ostende pour quelques jours, je me livrais à mon passe-temps favori lorsque je vis arriver Simon Vantorre, un frère de la côte que je connaissais depuis bien longtemps.

Je faillis tomber à la renverse de stupéfaction. Jamais je n'avais vu mon Simon aussi bien habillé ni rasé avec tant de soin.

La chance n'avait jamais souri à Simon Vantorre, de là mon étonnement à le voir en « Monsieur », comme on dit à la côte. Même lorsque ses confrères gagnaient bien leur vie, Simon, qui était un peu contrebandier, n'avait connu que de la déveine. Il suffisait qu'il mît la main à quelque chose pour faire échouer l'opération.

Ma curiosité était éveillée. Je voulus la satisfaire et j'invitai mon ami à vider une bouteille chez Neelke de Bolket, qui tient un petit estaminet bien connu des pêcheurs et où l'on peut parler à l'aise sans trop devoir craindre les oreilles indiscrètes. Simon m'étonna une seconde fois en faisant mine de refuser, ce qui n'était vraiment pas dans ses habitudes. Mais je parvins à le convaincre.

Installés dans la petite salle basse de Neelke, nous nous plongeâmes dans une discussion animée sur le métier de pêcheur et sur les temps si durs que ces braves gens traversent. En un mot, tout ce qui tient à cœur aux gens de la côte y passa. Puis, la conversation roula sur les appareils modernes qui facilitent le travail des marins et des pêcheurs.

Et, tout-à-coup, Simon devint très mystérieux. Pressé de questions, il finit quand même par lâcher le morceau. « Le radar, me dit-il brusquement, voilà l'instrument de ma chance. Je l'ai fait installer à bord de mon bateau et cela me permet de travailler vite et bien. Il n'y a plus de gabelou mal intentionné qui puisse me surprendre, comme jadis. Je les vois venir. L'écran de mon radar décèle tout bâtiment ou tout obstacle à 20 km. à la ronde, et lorsque je distingue des petites taches blanches qui se déplacent rapidement, je sais que j'ai affaire aux vedettes des douaniers et je prends mes dispositions pour les éviter. Nous jouons à cache-cache, mais je me rends compte de ce que font mes adversaires et, au bon moment, je débarque mes marchandises dans un endroit sûr. Toute ma chance est là : je la dois à cet engin moderne... »

Près d'un an s'écoula, et je n'entendis plus parler de Simon. Puis, un beau matin, je lus dans les journaux quotidiens qu'un dangereux contrebandier belge s'était fait prendre, la main dans le sac, près de Margate où les douaniers anglais avaient préparé un piège. Les mêmes journaux annonçaient que les vedettes douanières anglaises venaient de recevoir, elles aussi, des appareils de radar pour mieux pouvoir combattre la fraude le long des côtes.

Quelque temps plus tard, un marin anglais, de passage à Ostende, me raconta la fin de Vantorre. Voyant qu'il allait être pris, Simon sauta à bord de son bateau et voulut s'éloigner à toute la vitesse que pouvait lui permettre son puissant moteur, mais un coup de feu tiré par un des gardes-côtes anglais le frappa en plein cœur, mettant ainsi fin à la carrière du fraudeur.



LE SOUS-MARIN FANTÔME

SUITE DE LA PAGE 4

BELLOWS, qui n'avait pas lâché mes jumelles, gronda :

— Je suis aveugle comme une taupe s'il n'y a pas des gens qui se disputent sur le pont de ce rafiot.

Puis, deux secondes plus tard, il poussa un cri de stupeur :

— Tonnerre ! Ce n'est pas possible ! Je dois avoir des visions ! Voilà maintenant que j'aperçois un périscope !...

Owen bondit.

— Qu'est-ce que vous chantez là ? dit-il. Mais, ayant braqué ses propres jumelles sur l'endroit désigné, il dut se rendre à l'évidence : tout juste derrière la proue du « Hua-Ying-Li » se dressait une haute tige noire. Par deux fois, elle plongea puis émergea ; après quoi, elle disparut pour tout de bon.

Le capitaine me lança un regard éperdu. Il semblait guetter un conseil ou une directive.

— Aucun sous-marin n'a jamais été signalé dans la mer de Soulou ni celle de Mindoro, lui dis-je. N'hésitez pas, capitaine : je prends sur moi la responsabilité de ce que vous ferez !

— Trois coups d'avertissement, hurla-t-il. Ordonnez-leur de baisser pavillon.

Les canons tonnèrent. Mais le « Hua-Ying-Li », sans répondre, exécuta plusieurs manœuvres désordonnées.

— Le périscope !... Encore !!!

Bellows faillit en laiser tomber ses jumelles.

La mince tige venait d'apparaître à nouveau; elle parut vouloir replonger, mais pour une raison inexplicable, elle n'y parvint pas et resta dressée au-dessus de la surface de la mer...

— Envoyez les grenades de grande profondeur ! cria Owen.

Il y eut un grondement sourd, suivi d'une forte explosion... Trois colonnes d'eau s'élevèrent à quelques mètres du mystérieux périscope.

C'est à ce moment que le « Hua-Ying-Li » amena son pavillon.

★

Nous mîmes une chaloupe à la mer. La brigade d'inspection y prit place, et quelques minutes plus tard, un détachement de soldats de la Marine américaine montait à bord de l'énorme vapeur.

Le capitaine s'avança vers nous. C'était un Chinois au nez camus, aux cheveux huileux, au regard fourbe. Il commença par nous invectiver dans son jargon avec force gestes, mais je lui mis mon revolver sous le nez; cette menace le calma instantanément, et il se laissa appréhender sans résistance par deux de nos fusiliers.

Nous fîmes l'inspection du bateau, et nous ne tardâmes pas à découvrir la clef de l'énigme.

Dans la coque de ce navire aux proportions gigantesques, on avait pratiqué une large ouverture rectangulaire; en nous penchant au-dessus du bord, nous vîmes une nappe d'eau agitée par un violent remous.

Il se fit un peu prier, pour la forme...

— By Jove ! s'exlama Bellows ce bateau dissimule dans ses entrailles un véritable dock !

Au même moment, Owen accourut vers nous, très excité :

— Nous avons... capturé... le U-boot, bégaya-t-il... Je crois rêver... Enfin, ce n'est pas un véritable U-boot : c'est plutôt un sous-marin de poche. Il n'arrivait pas à replonger, son étrave est endommagée... Cinq hommes se trouvaient à bord. Ils se sont rendus docilement, et nous ont demandé s'ils pouvaient fumer...

Nous retournâmes auprès du capitaine chinois pour l'interroger. Il se fit un peu prier, pour la forme, mais lorsqu'il s'aperçut que nous n'étions pas d'humeur à plaisanter, il se mit à table avec docilité.

Nous apprîmes alors que le « Hua-Ying-Li » était un vapeur de construction russe : le petit dock que l'on avait aménagé dans sa cale servait à loger un sous-marin de modèle très réduit. Grâce à un ingénieux système de cloisons étanches, de pompes, de water-ballasts et de divers autres dispositifs assez compliqués, la manœuvre de sortie du sous-marin pouvait s'accomplir sans qu'on n'en vît rien de l'extérieur. Je ne suis pas technicien, et si tu veux en apprendre davantage sur cet étrange navire-porte-sous-marin, interroge l'amiral Groves. Tout ce que je sais, c'est que, grâce à son bébé U-boot, le « Hua-Ying-Li » avait la partie belle. Rien de plus facile pour lui que de surprendre les cargos, de les piller et de les envoyer ensuite par le fond. Une fois l'opération terminée, le petit sous-marin rejoignait tranquillement sa base.

En ce qui concerne l'opium, nous en trouvâmes deux mille tonnes dans les soutes du navire... Ce chiffre est assez éloquent pour que je m'épargne tout commentaire.

— Mais, Trush, tu m'as parlé d'un requin au début de ton histoire ?...

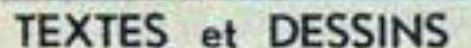
— C'est vrai, j'allais oublier... Eh bien, le sous-marin venait de sortir de sa tanière, lorsque notre présence fut signalée à bord du « Hua-Ying-Li ».» Il voulut aussitôt réintégrer sa base, mais quelqu'un avait pris sa place ! Un énorme requin s'était introduit dans le dock miniature, trouvait l'endroit fort à son goût et n'en voulait plus sortir. Comme le U-boot insistait pour l'en déloger, le squale manifesta tant de colère que la proue du sous-marin fut défoncée, ce qui le rendait incapable d'effectuer correctement ses manœuvres.

— Et qu'avez-vous fait du requin, une fois les pirates et le navire capturés ?

— Nous lui avons rendu sa liberté. Après tout, nous lui devions bien ça !

Monsieur Barelli à Nusa-Pénida

Après un long et pénible voyage en pirogue, Moreau et Barelli arrivent à Nusa-Pénida, où ils sont accueillis chaleureusement...



TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.



























(A suivre.)

Aventure au Mexique

Nous sommes heureux de vous présenter une nouvelle histoire en images due au talentueux dessinateur italien Guerri.

NOUS SOMMES EN L'AN DE GRACE 1572, DANS CETTE ESPAGNE FASTUEUSE SUR LAQUELLE REGNE LE ROI PHILIPPE II. DANS LE PALAIS CORDALES, LE PETIT JAIME TRAVAILLE SOUS L'ŒIL BIENVEILLANT DE SON PRECEPTEUR...







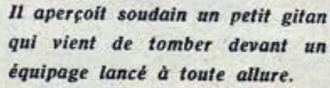




Après la leçon, Jaime sort en carrosse avec son précepteur.







Il aperçoit soudain un petit gitan qui vient de tomber devant un équipage lancé à toute allure.







Une heure plus tard...



(A suivre.)

LES MYSTERES DE LA ROME SOUTERRAINE



La nuit me surprit... En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre et qui, toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés ces mystérieux fantômes : je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines qu'à peine éclairaient de loin en loin, quelques lampes suspendues.

Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes rampant sur les parois des voûtes et se mouvant avec lenteur le long des sépultures répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles...

Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts augmentent à chaque instant ma perplexité. Plus je m'efforce de trouver mon chemin, plus je m'égare... Mes forces commençaient à s'épuiser...

Je m'assis à un carrefour solitaire; je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consummées, qui menaçaient de s'éteindre. Tout à coup, une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de cette demeure sépulcrale. Je me lève et je m'avance vers le lieu d'où partaient ces concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le Mystère des Chrétiens...

★

C'est ainsi, raconte Chateaubriand, que le héros des « Martyrs » découvrit les catacombes.

LA NECROPOLE AUX MILLE AVENUES

AUX premiers âges de l'église, les sépultures chrétiennes ne ressemblaient en rien à celles de notre époque. Au lieu de se contenter d'ouvrir une fosse à la surface du sol, et d'y descendre la dépouille des défunts, les fidèles des temps primitifs faisaient pour leurs morts et leurs martyrs ce qu'on avait fait au Christ lui-même. Ils embaumaient leur corps et leur creusaient une sépulture digne d'eux dans le tuf ou dans la roche.

Mais à cette époque meurtrière et troublée, il tombait chaque année un nombre incalculable de victimes chrétiennes. Dans les galeries du début, les niches où l'on plaçait les morts étaient larges et fort éloignées les unes des autres. Il fallut bientôt serrer les tombes et en pratiquer dans les intervalles non creusés. Puis, ce moyen ne suffisant plus, on entreprit d'agrandir les catacombes. En s'accroissant, les différentes galeries poussèrent l'une vers l'autre des ramifications nombreuses, et plusieurs d'entre elles se joignirent pour former un cimetière. Ces cimetières eux-mêmes auraient pu être réunis entre eux et ne constituer qu'une seule nécropole souterraine, s'ils ne s'étaient trouvés séparés par des vallées profondes et marécageuses.

★

Les interminables galeries des catacombes étaient larges d'un mètre à un mètre cinquante, et hautes de un à quatre mètres. Leurs entrelacs formaient véritablement un labyrinthe inextricable. Nombre de fidèles et de visiteurs s'y sont d'ailleurs perdus, et y ont péri d'inanition sans avoir pu retrouver leur chemin, comme le jeune peintre français Hubert Robert, dont on peut voir au Louvre plusieurs tableaux.

Il n'y avait ni maçonnerie ni voûte, la terre se soutenait d'elle-même. Les deux côtés de ces rues étroites pouvaient être considérés comme des murailles, dans lesquelles on creusait des niches peu élevées, de forme longitudinale, et disposées sur plusieurs rangs, un peu comme les rayons d'une bibliothèque. On appelait ces tombes des « loculi ». Pour échapper à l'indiscrète curiosité des visiteurs, chacune d'elles était fermée au moyen de tables de marbre ou de pierre, ou bien avec de larges briques cimentées (1).

Les galeries ne communiquaient avec l'air extérieur que par de rares ouvertures, placées quelques fois à trois cents pas l'une de l'autre, dont la plupart étaient obstruées par les éboulements de terre. De distance en distance, on rencontrait des espaces plus larges, que l'on appelait les chambres. Presque toutes les galeries étaient creusées à deux ou trois étages qui communiquaient entre eux par des escaliers. Il y régnait une obscurité si profonde et si opaque qu'en règle générale les Chrétiens seuls osaient s'y aventurer.

Ceux qui n'ont pas visité les catacombes peuvent difficilement se faire une idée de leurs dimensions. Les galeries souterraines de Rome ont ensemble une longueur totale de *trois cents lieues* et elles contenaient plus de *six millions* de morts !

LES VIVANTS SE MELENT AUX MORTS

MAIS les catacombes n'étaient pas seulement un cimetière. Dès qu'une persécution éclatait à Rome, les Chrétiens se hâtaient de quitter leurs demeures, et allaient s'y cacher. Les souverains pontifes avec leurs prêtres et leurs diacres, les fidèles avec leurs femmes et leurs enfants venaient, pour de longues semaines, s'ensevelir tout vivants dans cette espèce de tombeau chichement éclairé par des torches et des cierges.

Cependant, même lorsque l'orage grondait avec le plus de violence, tous les Chrétiens ne quittaient pas la ville. Il était nécessaire, en effet, qu'il en restât un certain nombre parmi les païens pour observer ce qui se passait et en avertir les pontifes, puis aussi pour assister au jugement des martyrs. Il fallait en outre pourvoir à la nourriture de la multitude qui s'était réfugiée dans les souterrains. Ceux qui étaient demeurés dans la Cité descendaient les vivres aux habitants des catacombes par des carrières abandonnées ou par les espèces de soupiraux qui communiquaient, de la surface du sol, avec l'intérieur des grottes. Enfin, il y avait encore les fidèles qui se vouaient à la périlleuse mission de recueillir les dépouilles mortelles des confesseurs de la foi, afin de leur donner dans les catacombes la glorieuse compagnie à laquelle ils avaient droit.



(1) Les premiers Chrétiens avaient coutume d'ensevelir leurs morts avec des objets qui leur avaient appartenu de leur vivant. Le Musée Chrétien de Rome renferme quantité de petites poupées d'ivoire ou d'os, de clochettes, de bijoux, d'étoffes précieuses, de peignes d'ivoire, de vases, de miroirs, etc., qui ont été trouvés dans les catacombes.



MONSIEUR VINCENT

M. Vincent a été élu membre du « Conseil de Conscience ». Un jour, la reine Anne d'Autriche lui demande de faire nommer le fils de la duchesse de N..., à l'évêché de Poitiers.

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING

Madame, ne savez-vous donc pas que le fils de madame la Duchesse de N... est le pire des ivrognes !... Poitiers aurait en lui un digne évêque en vérité !...

Ciel !... Est-ce possible !... Mais que va dire la Duchesse ?... Je lui ai formellement promis la nomination de son fils...





Madame, je...

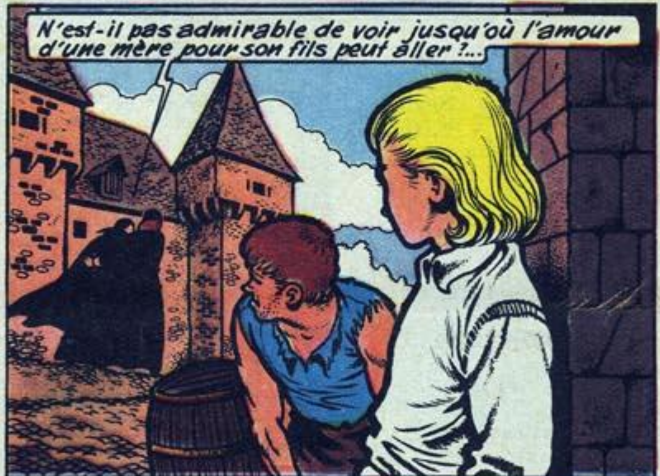
Vous n'êtes qu'un intrigant, un fourbe !!! Tenez, voilà pour vous payer de vos services !...





C'est cette mégère, n'est-ce pas ?... Oh, je vais lui...

Non !... Ne faites rien ! Allons nous en !



LA DUCHESSE DE N. NE FUT PAS LA SEULE À SOUFFRIR DANS SES AMBITIONS DE L'INTERVENTION DU SAINT HOMME.

À NE VOULOIR ACCORDER SON APPUI QU'À DES CANDIDATS DIGNES DU BÉNÉFICE QU'ILS BRIGUAIENT, IL SE FIT BEAUCOUP D'ENNEMIS. MAZARIN, SUCCESSEUR DU CARDINAL DE RICHELIEU, FUT DE CEUX-LÀ, ET NON LE MOINDRE... IL EUT SOUHAITÉ ÉCARTER VINCENT DÉFINITIVEMENT DU "CONSEIL DE CONSCIENCE". IL N'Y PARVINT PAS, MAIS IL SUT MANŒUVRER AUPRÈS DE LA REINE, DE TELLE SORTE QUE LES RÉUNIONS DU DIT CONSEIL SE FIRENT SI RARES QU'ELLES EN PERDIRENT TOUTE PORTÉE PRATIQUE.

UN PAYS AYANT À SA TÊTE UN HOMME AUSSI PEU SCRUPULEUX NE POUVAIT QUE SOMBRER DANS LE DÉSORDRE...





(A suivre.)



COURRIER

Ceux d'entre vous qui reconnaîtraient leur envoi dans la liste ci-dessous sont priés de nous faire parvenir d'urgence leur adresse complète, en rappelant leur numéro de référence.

F. 2.007, Monique Wabel, « Les Oiseaux », séries 1, 2, 4. — F. 673, J. Bailleul, série 1. — F. 8.680, X., à ....e, 50 points et 150 images. — F. 7.631, Robert Sotiaux, série 3. — F. 7.636, X., à Frameries, timbres Materne dans une enveloppe bleue.

Cette nouvelle série d'inconnus prouve qu'il y a encore beaucoup de collectionneurs distraits. Songez donc à l'avenir aux Dupond-Dupont qui doivent déchiffrer votre écriture, et au pauvre facteur qui doit porter votre lettre !

ECRIVEZ DONC LISIBLEMENT VOTRE ADRESSE COMPLETE.

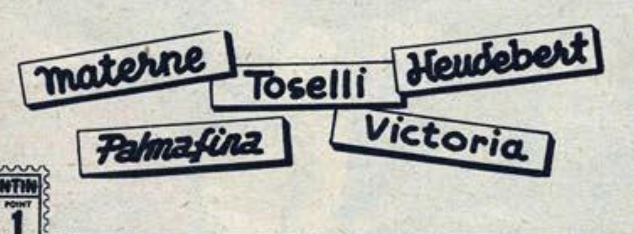


— Dites, Monsieur, pendant que vous y êtes, vous ne pourriez pas faire sortir quelques Timbres Tintin de votre chapeau ?

LISTE DES PRIMES

	Nombre de points
1. Cinq séries de 40 vignettes : « Le Roman du Renard ». Par série	50
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, carnet A, 15 sujets	50
3. Carnet de décalcomanies TINTIN, carnet B, 22 sujets	60
4. Cartes postales TINTIN (série I ou II). Par série de 5 cartes	70
5. Pochette de papier à lettre TINTIN, avec sujets variés	80
6. Cinq séries de 10 photos « PRINCE ROYAL ». Par série	100
7. Coquet fanion TINTIN, pour trottinette ou pour vélo (double face, 3 couleurs)	100
8. Portefeuille TINTIN (art. en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU)	200
9. Puzzle TINTIN, sur bois	350
10. Puzzle TINTIN (gr. modèle), scènes originales sur bois, dessinées par Hergé	500
11. Jeu de Cubes TINTIN	500

Bientôt les savons de ménage PALMEX seront porteurs du Timbre TINTIN.



TIMBRE TINTIN POINT 1 PUNT KUIFJE'S BON

Interdit aux garçons



UNE CEINTURE A PEU DE FRAIS

Chères amies,

J'AI, depuis hier, une ravissante ceinture. Je l'ai faite moi-même et elle a pourtant un chic fou. Vous mourez d'envie que je vous donne le modèle, n'est-ce pas ? D'accord, si vous gardez le secret. Vous comprenez, c'est une surprise que je prépare à mes parents pour dimanche prochain. Ils ont invité des amis à jouer au bridge et c'est moi qui servirai le thé, dans ma robe grise rajeunie grâce à sa nouvelle ceinture verte. Car la ceinture est verte et ne peut être que verte; comme les clous ne peuvent être que dorés. Vous verrez pourquoi...

Vous commencez par vous rendre insupportable. Exemples: mettre une souris dans le lit de son frère, renverser le sucrier dans le plat de frites, jouer au vogelpik avec les portraits de famille, etc. Quand vous aurez passé les bornes, on vous punira.



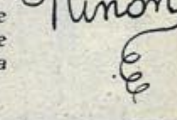
Si l'on vous dit: « Monte dans ta chambre », c'est fichu, vous n'aurez jamais de ceinture verte. Si l'on vous met à la cave, c'est humiliant à votre âge et la confection de la ceinture est tout aussi compromise. Mais si l'on vous enferme pendant trois heures dans le bureau de votre père (comme cela m'est arrivé), vous vous trouvez dans les conditions voulues. Puisque vous êtes adroites, ingénieuses, actives, vous n'allez pas rester ainsi à vous tourner les pouces. Car, méfiez-vous, l'oisiveté (paraît-il) est mère de tous les vices. Mais que faire ? Vos yeux alors tombent sur le tapis de la table de bridge. « Quel beau vert » pensez-vous. A ce moment l'idée a germé.

Vous prenez les grands ciseaux de papa et, dans le tapis vert des bridgeurs, vous découpez deux bandes (voyez mon dessin) un peu plus longues que votre tour de taille. Dans les tiroirs de papa vous dénichez des attaches de cuivre (modèle ci-dessous) et un canif. Vous perforez une des bandes régulièrement, vous enfoncez les attaches dans les trous et vous ouvrez les petites lamelles à l'envers. Puis, vous sortez un pot de colle et vous en étendez soigneusement sur la seconde bande qui servira de doublure. Vous appliquez dessus la bande cloutée puis vous empilez, sur toute la longueur de la ceinture, les dictionnaires, encyclopédies et autres volumes lourds de la bibliothèque. Etendez-vous sur cet échafaudage dans une pose apparemment alanguie mais surtout, ne perdez pas votre temps (attention : l'oisiveté est mère de tous les vices). Quand vous aurez répété vos tables de multiplication de un à douze, à l'endroit et à l'envers, puis le cours de la Meuse, du Rhin et de la Loire, en commençant d'abord par la source, puis par l'embouchure, les deux parties de la ceinture seront collées entre elles (et peut-être aussi au parquet et aux dictionnaires). A l'aide du canif, détachez la boucle de cuivre d'une de vos chaussures et fixez-la avec une attache après l'avoir passée dans une extrémité de votre chef-d'œuvre. Perforez l'autre extrémité. Il ne vous reste plus qu'à remettre de l'ordre dans la pièce et attendre que l'on vienne ouvrir la porte.



... Ah ! que je suis impatiente d'être à dimanche pour voir l'admiration des bridgeurs devant ma belle ceinture...

P. S. — Dimanche soir. — Tout compte fait, mes amies, je ne vous conseille pas de suivre mon exemple. Papa, maman et leurs amis bridgeurs n'ont pas apprécié la manière dont je m'étais procurée l'étoffe de ma belle ceinture verte. Mais alors, pas du tout !... Me voici en quarantaine pour un nombre respectable de jours. Il est vrai que je ne l'ai pas volé !... Pour en revenir à la ceinture, si mon idée vous tente quand même, demandez à votre maman de vous acheter ce qu'il faut pour la confectionner. C'est plus prudent !...



MELI-MELO

UN COUP D'ŒIL SUR L'INFINIMENT PETIT

IL est bien difficile de se représenter la petitesse de certains corps. Prenons la molécule, par exemple : les savants déclarent que son épaisseur ne dépasse jamais le double de l'« angstrom », c'est-à-dire de l'unité correspondant à un dix millionième de millimètre. Aucun microscope, aussi puissant soit-il, n'est capable de nous faire voir un objet de cette taille. Mais une comparaison permet de nous faire une idée de son exiguité. Prenons une bulle de savon de quinze centimètres de diamètre; la paroi de cette bulle est formée d'une seule couche d'une seule molécule d'épaisseur. Or, par rapport à la bulle elle-même, cette paroi d'une seule molécule est comparable à une couche de pavés par rapport au globe terrestre.

N'est-ce pas vertigineux ?

DES NOUVELLES D'ANGLETERRE



EN 1931, la population de l'Angleterre atteignait le chiffre de 44.795.357. Suivant le dernier recensement, elle serait aujourd'hui d'environ 50.000.000 d'habitants : exactement 48.840.893. Si l'on ajoute à ce dernier chiffre les habitants du Nord de l'Irlande et des îles anglo-normandes, on atteint les 50.000.000. Lors de l'avant-dernier recensement, Glasgow était la deuxième ville du pays; actuellement, la population de Birmingham dépasse celle de Glasgow.

Solutions des mots croisés du N° 43.

Horizontalement : 1. Pô. 2. Mur. 3. Cor. 4. Géographie. 5. Rus; Ailes. 6. Eres; Sir.

Verticalement : 1. Gré. 2. Leur. 3. Ose. 4. ... 5. Ra. 6. Ais. 7. Pli. 8. Chère. 9. Mois. 10. Epure. 11. Or.



UN LECTEUR NOUS ENVOIE...

A LA SUITE de notre petit article « Cette photo n'est extraordinaire qu'en apparence », paru dans notre numéro 39, notre ami *Jacques Felten*, de Schaerbeek, nous envoie la « photo-attrape » ci-dessus dont il est l'auteur. Bravo, Jacques !

TU LIS TINTIN, C'EST BIEN... MAIS AS-TU DEJA REPASSE TES LEÇONS ?

ETES-VOUS MALINS ?

SI oui, vous ne devez éprouver aucune difficulté à répondre exactement aux questions ci-après :

1. Combien de fois l'homme normal respire-t-il par minute ?

★

2. De combien les ongles de l'homme poussent-ils en dix jours : de 1/2 mm., de 1 mm., de 1 1/2 mm.?

★

3. Combien le cerveau humain compte-t-il de nerfs : 10 millions, 15 millions, 20 millions ?

★

4. Quelle est la vitesse du son dans l'air : 300 m. à la seconde, 332 m. à la seconde, 342 m. à la seconde?

★

5. Quelle est la vitesse du son dans l'eau : 1.128 m. à la seconde, 1.246 m. à la seconde, 1.435 m. à la seconde ?

★

6. Quelle est la plus grande île d'Europe ? Quelle est la plus grande île d'Asie ? Quel est le plus long tunnel de la terre ?

★

7. Citez trois animaux dont la longévité est la plus étendue ?

★

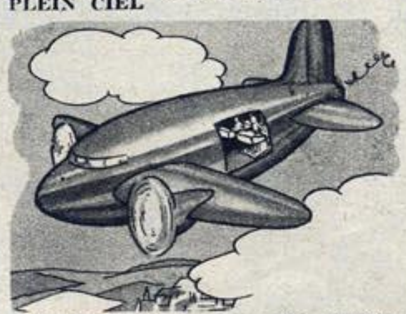
8. Quel est l'animal qui pond le plus d'œufs en une année ?

(Réponses dans notre prochain numéro.)

L'AEROPORT LE PLUS ELEVE DU MONDE

L'AEROPORT le plus élevé du monde sera bientôt achevé. Il est situé à La Paz (capitale de la Bolivie) et se trouve à 12.400 pieds d'altitude. Ce champ d'aviation non seulement est le plus élevé du monde, mais il possède aussi une des plus longues pistes de décollage qui soit : elle mesure 16.000 pieds de longueur.

UNE LEÇON DE GEOGRAPHIE EN PLEIN CIEL



L'ETE dernier, cinquante lycéens français qui avaient brillamment réussi leurs examens, se sont vu offrir par la Compagnie Air-France, un voyage en avion et un séjour à l'île de Majorque. Leur professeur les accompagnait; il leur donna, à 3.000 mètres d'altitude, une leçon de géographie internationale aérienne !

















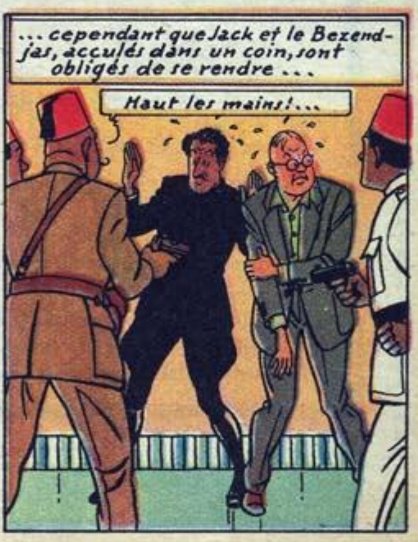












LA SEMAINE PROCHAINE, NOTRE QUATRIEME EPREUVE DU GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE.

(A suivre.)